

collection marionnette et thérapie numéro 15

Ursula Tappolet

Atelier de Corsier - Port 1246 Corsier - Genève

LA THÉRAPIE
par la marionnette
et le conte de fées

la thérapie par le jeu et par l'art



PARIS 1983
ASSOCIATION MARIONNETTE ET THÉRAPIE
14, rue Saint-Benoît 75006 Paris

Collection « MARIONNETTE ET THÉRAPIE » numéro 15

Ursula TAPPOLET

Atelier de Corsier-Port
1246 Corsier-Genève

**La Thérapie par la marionnette
et le conte de fées**

La thérapie par le jeu et par l'art

ASSOCIATION MARIONNETTE ET THÉRAPIE
14 rue Saint-Benoît 75006 PARIS

1983

LA THÉRAPIE PAR LA MARIONNETTE ET LE CONTE DE FÉES

=====

La thérapie par le jeu et par l'art

INTRODUCTION : certains enfants ont besoin d'aide

- « Il a un problème... »
- « Il ne s'endort pas... »
- « Il se réveille en hurlant... »
- « Il ne parle pas... »
- « Il parle mal, il bégaye... »
- « Depuis la naissance de sa petite sœur, il est difficile... »
- « Il ne réussit pas à l'école... »
- « Il n'est pas accepté par les autres... »
- « Il a souvent mal à la tête ou mal au ventre.. »
- « Il est souvent triste, a envie de ne rien faire... »
- « Il fait pipi au lit... »
- « Il retient ses selles... »
- « Il ne veut rien manger ou il mange trop... »
- « Il est agressif... »
- « Etc. »

Ce ne sont parfois pas des problèmes énormes, pas des symptômes très graves, qui nécessiteraient l'intervention d'un psychiatre. Ils suffisent toutefois à rendre difficile la vie à beaucoup d'enfants et aussi à leur entourage.

Une thérapie par la marionnette et le conte peut parfois aider ces enfants, ceci à condition que le thérapeute reste extrêmement prudent et puisse les faire contrôler par un médecin. La collaboration avec un médecin est un facteur important dans une telle thérapie.

LA THÉRAPIE PAR LA MARIONNETTE ET LE CONTE

a. La marionnette, création et jeu.

Tout objet que l'on anime avec sa propre vie peut devenir une marionnette. Un petit chiffon, notre main ou un peu de pâte à bois : voici un personnage qui peut se mettre à parler, à agir, à vivre.

« La marionnette prend vie par la vie de son créateur qui l'anime. D'abord objet d'identification projective, elle prend valeur d'objet transitionnel et peut créer une relation avec l'autre. » (D^r. C. Duflot).

Créer une marionnette peut être une véritable construction ou même reconstruction de soi-même. On peut, et ceci n'est point réservé aux seuls enfants, récupérer en quelque sorte son passé.

L. (5 ans) fabriqua pendant plusieurs semaines une petite poupée en pâte à bois, pour chaque fois l'écraser en hurlant et en tremblant, transpirant d'émotion. Il revit une agression subie pendant les premiers temps de sa vie et « oubliée », mais que quelque chose dans son subconscient « sait », ce qui lui cause de terribles cauchemars chaque nuit. Petit à petit, le contenu émotionnel de ses jeux devint moins fort, et un jour la petite poupée en pâte à bois put rester intacte. L'enfant me pria de mettre mes mains autour de la petite poupée, pour ensuite frapper avec un marteau à quelques centimètres de mes doigts. Finalement, la petite poupée, à laquelle l'enfant s'identifiait, put enfin vivre sans ma protection, et nous passâmes des semaines à l'habiller et à l'aimer. Parallèlement, les cauchemars disparurent, l'enfant se mit même à dormir sur le dos, dans une position de confiance.

La thérapie que nous pratiquons est donc une sorte de thérapie de jeu, avec la différence que nous ne fournissons pas les jouets et objets déjà tout faits ; l'enfant les crée de ses propres mains pour ensuite les animer, jouer.

Ceci ajoute une autre dimension à ce travail : celui de la création, d'où thérapie par la créativité, terme que nous préférons à celui de « thérapie par l'art ».

Faire une marionnette, c'est parfois un long travail, pendant lequel beaucoup de choses peuvent bouger dans l'enfant. Chaque détail peut avoir son importance : la couleur des cheveux de la sorcière, sa robe — il faut parfois chercher très longtemps dans la grande caisse à chiffons pour trouver le seul et unique bout de tissu nécessaire à tel personnage.

Car l'enfant sait ce qu'il lui faut. Souvent stimulé par tout ce qui traîne à l'atelier et peut servir de déclic, l'enfant décide lui-même ce qu'il veut faire.

«L'âme possède en elle-même toute la totalité du savoir, et tout ce que nous pouvons lui apporter de l'extérieur n'est qu'éveil du savoir.» (Maître Eckart).

Être créatif, c'est en quelque sorte descendre dans ses propres profondeurs, pour ensuite remonter en sachant comment il faut donner forme aux images de notre âme, de nos rêves, de notre imagination. Ce procédé fortifie la personnalité de l'enfant, qui peut ensuite mieux affronter ce qui le blesse, lui fait mal, l'anéantit.

Les jeux qui suivent la période de création, et qui ressemblent à tout ce que l'on sait de la thérapie de jeu (par exemple aussi aux « Sandspiele » ou jeux de sable de l'école Jung) connue depuis longtemps, sont menés alors par un enfant devenu, par cette phase de création, plus fort qu'en début de thérapie. La création permet d'acquérir une conscience de soi qui donne de la force et de la joie.

Le jeu, l'animation de la marionnette accomplie, est aussi important que la phase de création. Ce n'est qu'à ce moment-là que le personnage créé prend vraiment vie et peut agir.

«Jouer, c'est vibrer, comme rêver, fantasmer, créer, au lieu de s'anéantir dans la répétition.» (Winnicott).

Bien des blocages cèdent, des murs bougent, des contenus devenus rigides se mettent en mouvement, peuvent changer, redeviennent vivants.

Le rôle du thérapeute dans ce jeu, auquel il participe très souvent, est ambigu. D'une part, il lui faut avoir avant tout de l'enthousiasme, tout en étant patient, car il faut savoir attendre, s'abstenir. Être, c'est plus important que faire. Le paysan chinois qui, une fois ses semences faites, retourne à ses champs pour tirer sur chaque pousse de riz, afin de les faire grandir plus vite, anéantit sa récolte, car toutes ses petites plantes sont déracinées.

b. Le conte de fées.

Le conte de fées nous est d'une importance essentielle dans notre travail. Nous ne pensons pas au conte littéraire, mais au conte populaire, traditionnel et qui nous vient de la nuit des temps, imprégné de la vie et de l'expérience de nombreuses générations. Tout ce qu'un être humain peut vivre, rencontrer comme difficultés dues à la condition humaine, y est traité en images, en symboles que l'enfant comprend profondément, sans pour autant le savoir consciemment. Il vit sur le plan de l'imagination, c'est son monde.

«Le vrai savoir ne peut pas être communiqué autrement qu'en symboles.» (Gurdieff).

Chacun comprend d'après ce qu'il est, car il y a différents plans de compréhension. L'enfant confronté à la problématique colportée par le conte peut avoir une nouvelle vision de sa propre situation, sortir d'un blocage.

Le conte n'est jamais dominateur, il n'impose pas de solutions, mais montre des évolutions possibles.

D'autre part, le conte transcende les apparences, il ne se limite jamais à la seule réalité de ce monde, qui est au fond très étroite et correspond simplement à ce que l'on peut saisir avec nos sens, notre faculté de compréhension limitée. Qui sait finalement ce que c'est, la réalité ?

Ce qui est le plus précieux, la pomme d'or, l'eau de la vie, la princesse aux cheveux d'or, la pierre magique et finalement le secret de la vie, il faut le chercher, en passant par une sorte de mort, sur l'autre rive, au fond du puits ou dans un château sur une île au milieu d'un lac d'eau claire, qui est au milieu d'une forêt de diamants, entourée d'une forêt en or et d'une autre en argent, le tout protégé par un mur en fer, fermé d'une porte à neuf serrures.

On passe donc, dans le conte, couraient d'une réalité à une autre, de cette rive à l'autre rive, ce qui offre à l'enfant des réponses, en images et symboles, aux questions concernant la mort que nous ne pourrions pas donner nous-mêmes, puisque nous ne pouvons prendre la responsabilité d'imposer à l'enfant nos propres réponses à ces grandes énigmes. Nous pouvons tout au plus renoncer à lui imposer la finalité de la mort, croyance de notre époque et société.

Le conte ne met jamais en question la vie, il n'y a pas de suicide, pas de fuite possible, mais la notion du chemin de vie que chacun doit trouver et suivre, malgré bien des obstacles, des croisements de chemins où il faut savoir choisir juste, sans quoi on se perd dans une forêt de monstres ou finit pétrifié (bloqué).

c. La marionnette et le conte.

Le conte nous est donc indispensable lors de notre travail avec les enfants. Il peut à la rigueur aussi créer le lien avec l'imagination, que certains enfants ont presque perdu.

De temps en temps, un enfant fait, en marionnette, un personnage de conte de fées. Récemment, ce fut un petit nain aux yeux bleus, gardien de la porte vers l'autre monde.

St. (9 ans), venu à notre atelier parce qu'il était très angoissé, ne pouvait s'endormir : il avait de terribles cauchemars.

Si l'on donne des somnifères à un enfant souffrant de cauchemars, il ne se réveille plus, et tout a l'air bien. On oublie parfois qu'un tel enfant se réveille pour s'enfuir de son rêve ; le somnifère peut l'en empêcher et lui barrer toute possibilité de fuite, il n'est donc pas toujours indiqué.

Quand St. avait 4 ans, sa mère accoucha d'un enfant malformé, qui décéda peu de temps après sans que St. l'ait vu ; on ne lui en avait même pas parlé. Toutefois, il avait sûrement senti la grande tristesse de sa mère et plus tard, lors d'une autre grossesse, sa peur d'avoir encore un bébé malade. St. ne savait donc absolument rien de ce qui pesait sur ses deux parents. Et pourtant, il était extrêmement soucieux, avait peur de mille accidents possibles, était isolé socialement (école) à cause de son attitude anxieuse ; il était très peu entreprenant et ne dormait pas bien. Son père, homme très sensible, savait qu'il faut se carapacer pour supporter la vie. Il essaya d'endurcir St., ce qui le paniqua encore plus et abîma la relation père-fils. St. souffrait beaucoup de cette rupture de confiance entre lui et ses parents qui avaient

un secret. Les enfants ressentent beaucoup sans que l'on en parle. St. en déduit que le secret devait être terrifiant.

Il avait donc de bonnes raisons de craindre le sommeil, que l'on appelle en langage populaire «la petite mort». Beaucoup d'enfants qui ont des problèmes de sommeil ont au fond peur de la mort. En fait, St. en avait si peur qu'il n'osait, en début de thérapie, en parler. Si on taît une chose, on l'ignore, elle le cesse quasiment d'exister, du moins en surface. Elle gonfle d'autant plus dans l'inconscient, où elle ne peut plus du tout être contrôlée.

Il fallait donc, en une première phase de plusieurs mois, d'abord travailler le problème de la mort en lui-même, avant de pouvoir aborder le traumatisme individuel de cette famille. Le conte de fées nous fut de grande utilité. Et ce furent les contes de Laponie («Aurore boréale» et «Forêt de la lune» de Crottet) qui ouvrirent la porte barricadée par la peur. Dans ces contes, on devient, une fois mort, un rayon de l'aurore boréale, qui aide les vivants si besoin il y a. Plus tard, ce fut le conte roumain «Vie sans mort» qui nous mena plus loin. Le prince de ce conte cherche et trouve au milieu de la forêt une belle fille qui s'appelle «Vie sans mort et jeunesse sans vieillesse». Elle devient sa femme. Mais le prince ne peut rester toujours ; en courant derrière un lapin, il se rappelle son passé et y retourne pour retrouver sa mort à lui, qui l'a attendu pendant mille ans dans les ruines du château de son père.

St. osait enfin poser des questions concernant la mort en discutant ce conte.

Nous travaillions en même temps avec la mère de St., qui, bloquée dans sa douleur et dans un refus de ce qui lui était arrivé, souffrait et ne pouvait en parler. Elle commença finalement, après plusieurs semaines, à accepter son destin. Elle sortit de son état de tristesse et commença même à ouvrir sa maison aux enfants du voisinage, qui trouvèrent là une femme gaie, chaleureuse et d'une compréhension extraordinaire pour son prochain, acquise par la souffrance.

La souffrance peut avoir un sens du moment que nous l'acceptons au lieu de nous bloquer dans un refus.

Ce fut donc le moment de parler ouvertement à St., qui était devenu bien plus gai et plus calme, mais ne dormait toujours pas. Ce fut lui-même qui me posa des questions concernant des bébés malformés, suite à un accouchement de chat dans notre maison. Et c'est tout naturellement que je pus enchaîner en lui disant tout ce qui s'était passé. Le soir, il parla à sa mère, qui put alors de son côté lui répondre. Il n'y avait enfin plus de barrière entre eux. Ensuite ce fut le père, et tous trois se retrouvèrent pour partager «le gâteau de la tristesse», comme on mange aussi ensemble celui du bonheur.

La relation père-fils était entre-temps devenue excellente.

St. faisait à ce moment-là la marionnette «petit nain», avec un bel oiseau de paradis comme monture. Ce nain, tout en barrant l'accès vers l'autre rive, pouvait y aller quand il le voulait.

On pourrait en déduire qu'il était donc nécessaire de franchir une limite, de parler de la mort, mais qu'en général il faut avoir un gardien qui empêche trop d'échanges.

La dernière marionnette qu'il créa fut un aigle royal qu'il fit voler à travers l'atelier, et de là loin dans les hauteurs. Il nous montre que St. pourra désormais

mieux affronter tout ce que la vie lui apportera encore, qu'il a la force de voler haut et de ne pas se laisser anéantir.

Il est très rare qu'un enfant reprenne un conte à la lettre pour le rejouer. Il l'adapte parfois à son destin individuel et y apporte à chaque fois les changements qui lui semblent nécessaires. Le conte lui sert d'échafaudage pour reconstruire sa propre vie.

En général, on peut dire que le conte stimule l'imagination, souvent devenue faible, de nos enfants. D'autre part, il leur donne un enseignement de sagesse. Ce que le conte apporte peut prendre forme, être matérialisé dans une marionnette toute simple ou aussi plus exigeante. Car il est parfois utile de rendre une peur « touchable ». Ce qui est immatériel est bien plus terrifiant qu'un diable fabriqué par soi-même et que l'on peut casser ou enfermer dans une armoire.

d. La peur en thérapie.

À la base d'un bon nombre de cas que nous voyons dans notre atelier se trouve une peur. Celle-ci peut avoir l'air absurde, être un fantôme sous le lit, mais reste assez réelle pour troubler la vie d'un enfant. Représenter cette peur, par exemple par un fantôme ou un squelette, protège de cette même peur.

La personnalité de l'enfant devient plus forte par le travail créatif, la peur devient en même temps plus faible en prenant des dimensions matérielles. L'imaginaire est en fait infiniment plus terrifiant que le réel.

L'enfant peut alors le vaincre, trouver des rituels comme une danse, le bruit du tambour, un cercle magique, pour se protéger.

Tant d'enfants m'ont déjà raconté leur peur et le rituel qu'ils utilisaient pour pouvoir exister. Citons R., qui chaque soir traversait son tapis en contournant le motif du milieu pour ensuite se cacher derrière l'armoire, d'où il fallait jeter un bout de fourrure et tirer avec le pistolet, pour pouvoir enfin aller au lit, une fois les monstres chassés.

De tels rituels, même s'ils ont du succès, prennent beaucoup de forces, mais, s'ils n'aident plus, l'enfant est à la merci de ses fantasmes.

Derrière bien des peurs se cache la peur de la mort, dont nous avons déjà parlé. Tout enfant la rencontre tôt ou tard, tout être humain doit apprendre à accepter la condition humaine et à en tenir compte.

Nous avons vu la mort, créée par des enfants sous forme de squelette, ce symbole de la peur, mais aussi d'ange doré apportant lumière et paix.

La mort existe, elle est omniprésente, ne serait-ce que sous forme de mouches mortes. La taire, l'ignorer, c'est l'occulter et engendrer une peur sournoise et incontrôlable.

« Tout jour où l'on n'a pas pensé à la mort est un jour perdu. » (Geshe Raptan, Mont Pèlerin).

Si la mort est intégrée à la vie, on peut en quelque sorte l'appivoiser. L'enfant le fait d'instinct très souvent dans ses jeux, où la mort, tout comme dans le conte, n'est jamais une fin, mais une transition.

Tel héros tué et coupé en morceaux se fait recoller et arroser d'eau-de-vie pour renaître dans une forme supérieure.

e. Les problèmes de communication.

Il est absolument impossible de traiter la communication entre humains en si peu de mots. C'est ainsi que nous voulons nous limiter à mettre en évidence que la marionnette dans toutes ses formes peut être un moyen de communication très riche. L'enfant nous dit souvent à travers son lapin ou sa sorcière, et avec la voix de ce personnage, ce qui ne va pas dans sa vie : il n'aurait pas pu l'exprimer directement. Il le dit d'ailleurs en symboles, comme dans un conte.

Les mots, le langage parlé prêtent souvent à malentendu, restent toujours en surface, tandis que le symbole est compris et assimilé par notre centre. Il a un effet plus fort sur notre psyché, et par conséquent un impact thérapeutique très considérable.

Un phénomène intéressant : l'enfant qui bégaye parle souvent sans blocage tant qu'il prête sa voix à sa marionnette.

La pâte à bois que nous utilisons pour modeler des têtes de marionnettes ou autre chose nous a déjà servi de premier moyen de communication lors d'un cas de mutisme.

L'enfant peut d'abord refuser tout mouvement et nous regarder jouer avec cette pâte agréable au toucher et qui a déjà déclenché des jeux de saleté, qui ont un effet débloquent (par exemple « marionnettes en caca »).

L'enfant ne résiste que rarement à l'envie de toucher à son tour, d'abord que timidement. J'ai déjà pendant des semaines « parlé » avec un enfant de cette façon-là, et c'est à travers de petits tunnels dans cette pâte que nos doigts se sont rencontrés, ma totalité lui étant encore trop écrasante.

Ces jeux de dialogues de nos mains avec la pâte à bois étaient aussi fascinants pour moi que pour l'enfant — nous étions deux personnes en train de jouer ensemble, ce qui peut aussi être une définition de toute thérapie, qui est toujours une aventure à deux.

f. Les dépressions, refus de vivre.

J'ai déjà souvent regardé les gens dans la rue, en me demandant comment ils arrivaient à vivre, d'où ils avaient assez de courage pour continuer à se lever le matin, aller au travail, porter la lourde charge d'une vie humaine.

En tant qu'enfant, mon envie de vivre venait de ma mère. Dans ma jeunesse, je vivais par l'élan, la joie de mon corps.

Plus tard, j'ai dû réfléchir, je n'arrivais plus à marcher sans savoir où j'allais. Et petit à petit, j'ai trouvé des indicateurs pour mon propre chemin de vie, qui se dessinait de plus en plus clairement.

Je n'en parle pas à ces enfants qui refusent plus ou moins intensément de vivre (enfants suicidaires, dépressifs, anorexiques). Toutefois, ils le ressentent comme force stabilisante, c'est plus fort que toute verbalisation.

En construisant une marionnette, on se reconstruit un peu soi-même, on devient plus fort. Ceci est particulièrement important pour un enfant sans joie de vivre. Nos propres racines, notre propre joie de vivre aide l'enfant à trouver les siennes. Comment pourrait-il autrement croire que la vie vaut la peine d'être vécue, qu'elle

peut être belle ? On peut soigner et cultiver la joie tout autant que la tristesse, et faire grandir l'une ou l'autre.

Nous n'avons peut-être pas beaucoup de liberté dans cette vie ; une seule toutefois nous semble être donnée : le petit fil que nous sommes dans ce grand tissu qu'est la création toute entière, nous pouvons lui donner une couleur un peu plus sombre ou plus claire, qui déteint ensuite sur les petits fils à côté du nôtre.

M. (15 ans, tentative de suicide) ne voulait pas faire de marionnette, elle n'avait aucune envie ; à quoi bon tout ceci ?

J'ai commencé moi-même à modeler une tête. « La tienne », lui répondais-je. Petit à petit, j'ai fait toute une marionnette. « C'est un peu toi », lui dis-je.

Nous l'avons finie ensemble.

J'aurais préféré que M. « se fasse » elle-même. Pourtant, la voyant si faible, je ne pus faire autrement que de travailler pour elle, tout en n'ayant pas très bonne conscience.

« N'enlève son chant à aucun homme » dit un proverbe chinois. J'avais peur de faire cette marionnette à ma façon. M. créa ensuite une autre marionnette, un bébé soigneusement habillé et aimé : c'était M. elle-même, mais en même temps M. était sa mère. Et c'est ainsi qu'elle recommença elle-même sa reconstruction à la base.

Un autre enfant (9 ans, dépressif) fit un jardin secret, entouré de murs solides qui protégeaient une source entourée de fleurs et d'arbres. Ce fut la fin d'une longue thérapie, l'enfant avait trouvé en lui-même la joie nécessaire pour vivre.

La créativité nous permet de toucher aux racines, de fortifier le lien avec notre centre, ce qui nous aide à trouver la force de vivre.

Le conte, en plus, fait éclater les limites étroites et décourageantes des apparences, il donne, en symboles, des visions de chemins de vie, de sens, de but.

g. L'Énurésie

Le problème de l'énurésie est grave, car il fait perdre toute dignité à l'enfant, qui est constamment humilié.

Lors d'une semaine de contes de fées en montagne, nous avons observé plusieurs de ces enfants. Ils n'arrivaient pas à uriner « en se laissant aller », tout semblait crispé, de petites quantités sortaient par à-coups, la vessie n'était jamais vraiment vidée pendant la journée. La nuit, par contre, le conscient endormi, ils pouvaient « s'écouler » sans retenue. Ces enfants étaient très crispés. On peut l'être par la mauvaise conscience, une peur, un malheur refoulé, une situation familiale insupportable, etc.

S. faisait pipi au lit depuis la naissance de sa sœur, trois ans auparavant. Il y avait apparemment beaucoup de jalousie. En thérapie il fit un très beau cheval doré.

M., dans la même situation, créa un magnifique éléphant orné d'or et de perles, fortifiant ainsi, tout comme S., sa personnalité.

Par la suite, il y eut beaucoup d'agressions extériorisées sur le plan de la marionnette. Tuer un bébé ou une autre personne en pâte à bois culpabilise moins que toute agression réelle ou imaginée.

Un jour, S. fabriqua un petit ange doré : « Il protège ma sœur, on ne peut lui faire mal », dit-il.

En même temps, ses draps restèrent secs.

M. fit un collier pour son petit frère : un « nain de Dieu », dit-il (avec une croix dorée sur le corps), un arbre de bonheur en pâte à bois, un petit bateau de paradis et un grelot contre les méchants attachés à une ficelle.

« Même moi, je ne peux pas lui faire mal, s'il a ce collier », dit-il.

A. vivait seule avec son père. La vraie mère était partie dès sa prime enfance, la deuxième femme (et donc « maman » de A dans le sens affectif) disparut après quelques années à son tour. L'énurésie nocturne d'A s'étendit alors sur toute la journée. Une situation œdipale entre le père et la fillette aggravait les symptômes. En plus, A. est une enfant sensible, elle a tendance à « s'écouler » et manque de « peau d'éléphant » qui la protégerait et la « tiendrait ensemble. » Une de ses marionnettes fut d'ailleurs un éléphant.

L'arrivée d'une troisième femme dans la vie de son père la stabilisa un peu, sans pour autant effacer tout de suite sa méfiance vis-à-vis de tout ce qu'est une mère.

L'énurésie, qui avait aussi un aspect sexuel, ne disparut pas tout de suite, d'autant plus que A. devait céder son père à une autre femme, ce qui aurait demandé une transition très douce, évitant toute rupture brusque avec ses habitudes.

À l'atelier, A. travaille surtout les relations familiales ; elle utilise le théâtre d'ombres et s'est construit une famille de clowns.

« Ils ne sont jamais tristes, ils rigolent toujours », dit-elle. Et pourtant, bébé-clown pleurait amèrement sa mère disparue.

La toute dernière marionnette d'A. montre une timide reprise de confiance, c'est une « maman-clown ». A. n'y travaille pas régulièrement, la range souvent dans l'étagère pour faire autre chose. Parallèlement, A. est parfois sèche la nuit, l'énurésie diurne ayant déjà disparu.

La fillette essaye aussi de devenir indépendante de son père, qui est une forte personnalité : elle construit une grande voiture en carton (le père ne conduit pas).

En aidant A. à fortifier sa personnalité, de nature douce et très influençable, on peut lui donner la force d'accepter une situation familiale difficile, d'autant plus qu'elle a actuellement tendance à se stabiliser. Le pronostic est donc bon.

Une telle thérapie est toujours un travail sur deux fronts. Il faut d'une part essayer d'améliorer la situation familiale en travaillant souvent avec les parents. D'autre part, il y a la thérapie de l'enfant.

Deux exemples de thérapie traitant la relation mère-enfant.

Peter (4 ans).

Deux grands yeux épouvantés, une voix qui tantôt chuchote, tantôt nous effraye par des sons rauques. L'enfant donnait une impression de débilité, il avait l'air d'un petit animal farouche. La mère avait l'air tout aussi effrayée que lui.

Suite à une grossesse difficile, elle dut rester couchée pendant plusieurs semaines, ce qui la gênait à tel point qu'elle se mit à détester le bébé qu'elle portait.

Elle finit par être très culpabilisée et s'attendit en quelque sorte à une punition, à un bébé en mauvaise santé. La première année après sa naissance, la mère était en

plus gravement dépressive — elle n’arrivait plus à s’occuper vraiment de son enfant. On peut donc dire que cet enfant subit avant sa naissance une menace de mort, et qu’après il lui manqua le minimum vital d’affection. La mère, dépressive, existait à peine pour l’enfant ; elle ne put faire, comme toute mère, des projets pour lui. Or un enfant peut mourir si la mère ne fait point de projets en ce qui le concerne.

Le développement de Peter fut donc doublement freiné : par la dépression de sa mère et par l’image qu’elle projetait sur lui suite à sa mauvaise conscience. Une telle forme-pensée peut avoir beaucoup de puissance et se transformer en réalité.

Nous avons commencé par travailler avec la mère pour lui enlever sa mauvaise conscience, si écrasante et encore aggravée par les reproches d’un premier thérapeute. Nous pensons qu’absolument rien de positif ne peut sortir d’une culpabilisation, et que nulle personne ne peut se prendre le droit d’en culpabiliser une autre.

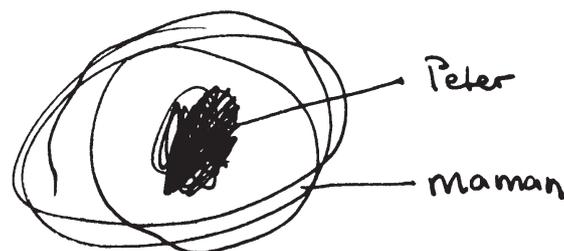
En enlevant une culpabilisation paralysante, on est par contre parfois surpris de tout ce qui en ressort de positif.

Il était donc important d’enlever ce poids à cette mère, et de lui donner de la confiance et aussi la possibilité de participer à la récupération de son enfant. Aussi a-t-elle appris chez nous ce qu’elle pouvait faire pour aider Peter à rattraper son retard : massages du corps et des membres pour stimuler le cerveau à travers les membres (d’après R. Steiner), bains chauds pour retrouver un peu la protection de l’utérus, jeux de modelage avec de la terre glaise pour stimuler le cerveau à travers les mains et toucher à cette matière première qu’est la terre, raconter des contes et petites histoires pour stimuler l’expression verbale retardée et, encore une fois, pour recréer une ambiance de chaleur entre la mère et l’enfant.

Elle s’y mit joyeusement, et l’expression dépressive de son visage disparut. La vie de famille (et aussi de couple), devenue difficile et triste, changeait en même temps.

Entre-temps, nous avons commencé à travailler avec Peter. Il lui fallut bien des semaines pour être à l’aise chez nous.

Il se mit un jour à dessiner.

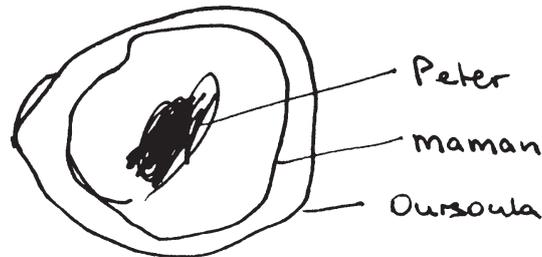


« C’est Peter », dit-il en grattant violemment le papier jusqu’à ce qu’il y ait un gros trou noir là où c’était « lui ».

Le cercle autour, c’était « maman ».

La pâte à bois le fascinait. Il la tripotait, la tapait violemment, prenait le marteau pour l’écraser en hurlant avec sa grosse voix rauque, pour ensuite chuchoter : « Ils sont morts — morts — morts... »

Cinq semaines plus tard, il dessina enfin une variation du premier dessin, qu’il avait répété 14 fois :



« C'est Peter » (au centre). C'était toujours dessiné avec violence ; toutefois, le papier n'était plus troué.

« C'est maman » (premier cercle).

« C'est Oursoula, c'est toi. »

« Fais un bébé » ! me dit-il. J'en fis un en pâte à bois (3 cm). Peter l'écrasa violemment en hurlant. J'ai dû, pendant une heure, modeler 52 bébés. Chacun était écrasé violemment. Nous étions finalement tous deux très épuisés.

La semaine d'après :

« Fais un bébé ».

J'en fis un, en me préparant intérieurement à une autre heure d'horreur. Je travaillais très soigneusement, à chaque fois je m'étais donné la peine de faire un beau bébé.

« Faut lui donner un berceau », chuchota Peter.

Nous fabriquâmes donc un petit berceau tapissé de fourrure et orné de perles brillantes.

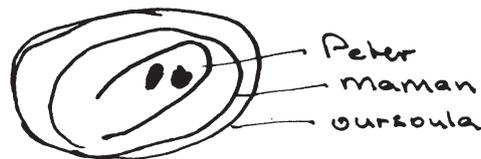
« Faut lui faire des habits ». Peter choisit un bout de tissu doré et brillant. L'or, le brillant, les pierres précieuses sont très proches de l'art sacré. Ce petit bébé survivant aux massacres avait pour finir l'air d'une icône slave.

« Faut faire une maman ».

Je lui en fis une aux jupes longues, avec une sorte de crochet pour pouvoir attacher le bébé dans son ventre. Mais Peter n'était pas d'accord. Il décrocha le bébé, le mit dans le berceau et colla la maman dans une boîte, en utilisant un tube entier de colle blanche. Le berceau fut installé à côté. La boîte fermée fut peinte en rouge vif, et je dus écrire son nom dessus.

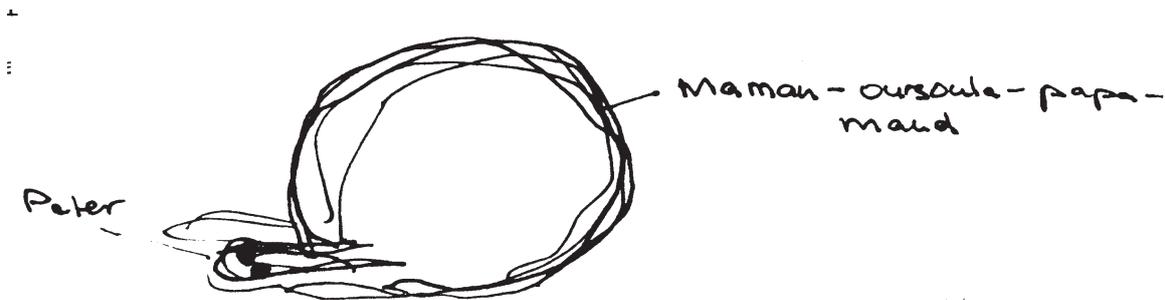
Il l'emporta à la maison, mais refusa alors de l'ouvrir, pour la rapporter fermée la semaine d'après.

Entre-temps, il avait trouvé sur ma table un petit livre sur un bébé qui refusait de sortir du ventre de sa mère. Fasciné, il le regarda pendant plusieurs leçons, tout en dessinant encore et toujours ses cercles, maintenant doubles, avec le bébé au milieu. Nouvellement, ce bébé était dessiné calmement et plus soigneusement. Il avait des yeux.



De temps en temps, nous jouions avec le bébé dans la boîte, qu'il sortait alors, tandis que la mère restait collée.

Un autre dessin :



« C'est maman, c'est Oursoula, c'est papa, c'est Maud (sœur) », dit Peter en montrant le cercle et d'une voix normale.

« Bébé veut sortir. »

À ce moment commencèrent les jeux de colle. 3-4 tubes furent vidés sur un grand papier ; Peter touchait, ravi, à ce lac blanc.

Il voulait aussi lécher.

« Veux-tu du lait, du lait au miel ? »

« Oui », chuchota Peter.

C'est ainsi qu'a commencé notre rituel du lait de l'ourse, comme disait Peter, qui confondait souvent mon nom avec ces animaux qu'il aimait bien à cause de leur fourrure chaude.

Il fallait chauffer environ un demi-litre de lait, ce qui était déjà tout une aventure, puisqu'il fallait traverser notre maison pour aller à la cuisine, c'est-à-dire risquer de rencontrer quelqu'un de ma famille. Le lait chaud, sucré de miel, était versé dans une belle tasse et porté à l'atelier. Peter nous faisait une montagne de coussins et s'installait ensuite sur mes genoux, blotti contre moi. C'est ainsi que nous buvions, en commun, notre bon lait au miel.

Nous y sommes toujours ; Peter demande du lait depuis un mois.

Voici la première étape d'une thérapie. Rien n'est encore vraiment gagné. Peter parle plus clairement et souvent d'une voix normale, il a l'air heureux, rit beaucoup, fait des farces et arrive chaque fois en courant. Il rattrape lentement son retard en dessin et pose beaucoup de questions intelligentes. Il a aussi commencé avec plaisir des leçons de natation, l'eau étant un autre élément qui peut lui être bénéfique. Savoir nager donne en plus un sentiment de confiance et stimule le développement physique et intellectuel.

Jonas (6 ans).

La main de Jonas est dure ; le jour où il me tapa, j'eus très mal. C'est un petit garçon solidement bâti et durement carapacé.

Il ne permettait à personne de le blesser : se sachant d'instinct trop vulnérable, il avait développé, à l'aide de son intelligence remarquable, tout un système de défense et notamment aussi d'attaque, fait de brutalité et de charme d'après les besoins.

Il l'avait perfectionné lors de ses premières années de vie en crèche, où il avait été déposé par ses jeunes parents étudiants. Jonas apprit très vite la dureté de la vie, c'est-à-dire qu'il en tirait la conclusion : si l'on ne tape pas, on se fait taper dessus, et on a avantage à frapper en premier.

Tout cela ne fonctionnait pourtant pas si bien, car Jonas souffrait d'asthme, d'eczéma déclenchés lors de la naissance du petit frère.

La confiance de base, normale pour un enfant normalement protégé par ses parents, était insuffisante. De nature, Jonas est un enfant qui se bloque, se crispe, retient et concentre ses forces, qui sont considérables. S'il avait été du type doux et sur-sensible, qui n'a pour ainsi dire pas de peau, qui est déjà par sa morphologie fine et gracieuse fragile, il aurait survécu moins bien.

Plus tard, ses parents furent en mesure de s'organiser autrement. Jonas ne devait plus aller à la crèche, mais restait à la maison avec le petit frère né entre-temps.

Petit à petit, les difficultés devinrent trop grandes. La mère était prête à l'aimer et s'en occuper. Mais Jonas n'en voulait plus ; il la refusait, l'attaquait même très brutalement. La jalousie envers le petit frère ne facilitait rien. Toute mère sûre de ses instincts maternels et confiante dans ses capacités d'être mère aurait tout fait pour éviter une séparation aussi complète avec son nouveau-né (Jonas ne rentrait que pour les fins de semaine) ; elle aurait senti son besoin d'être avec elle, de vivre dans sa chaleur et dans sa protection. Quelque chose avait déjà avant la naissance de Jonas ébranlé l'équilibre de cette jeune femme. N'ayant pas assez confiance en elle-même, elle ne pouvait rayonner assez de chaleur, d'amour ; elle semblait quelque part figée et apeurée, malheureuse et guère prête à être mère. C'est ainsi que Jonas, une fois retourné chez lui, ne trouvait toujours pas la protection dont il avait besoin. Inconsciemment, il en voulait à sa mère et la punissait avec ses attaques, qui insécurisaient encore plus sa mère, dans le sens d'un cercle vicieux.

Le père, collaboratif, ne semblait pas avoir confiance non plus dans les capacités maternelles de sa femme, ce qui ne l'aidait pas à s'en sortir.

Nous avons décidé de travailler avec Jonas, pour lui permettre de débloquer son mécanisme d'agressivité et de travailler sa première enfance traumatisante. En parallèle, nous avons travaillé avec les parents, notamment avec la mère, qui comprenait bien la situation et se montrait très courageuse et aussi patiente, comprenant la gravité du traumatisme de Jonas.

En ce qui concerne la thérapie de Jonas, on peut constater sa volonté ferme de ne pas être victime ; d'emblée, on put sentir quelque chose comme un guide intérieur ; ce petit garçon faisait une marionnette après l'autre, et travaillait ainsi activement son traumatisme.

J'étais là, passive ; Jonas me demandait beaucoup de chaleur humaine. Il travaillait au début toujours assis sur mes genoux, se blottissant de temps en temps contre moi. Dans la période la plus dure, quelques mois après le début, il interrompit

souvent son travail pour me raconter une histoire, que je devais raconter dans le petit coin « magique » ; Jonas nous faisait un nid avec des coussins, où il se mettait, je dirais presque en ronronnant, tout contre moi — je devenais temporairement une deuxième mère, moins personnelle, qui lui permettait de se détendre, d'être protégé, de laisser sortir les images de son subconscient.

Un de ses mécanismes de défense avait été la compétition avec ses camarades de crèche et d'école, aussi était-il bloqué dans une sorte d'obsession de rendement. Il fallait toujours travailler très vite, rapporter après chaque leçon un résultat tangible. Il n'y avait que cela qui comptait au début, et Jonas travaillait hâtivement et avec stress. Après chaque leçon il était épuisé.

Sa première marionnette fut l'imitation d'un clown fait par une de ses petites voisines. Le clown, fini en beauté, lui servit de preuve de ses capacités. Il put commencer autre chose. Ce fut un grand diable, magnifique et velu : Jonas s'identifia à lui, à cause de sa mauvaise conscience latente. Il le craignait et le vénérait, et l'utilisa finalement comme gardien de porte contre les méchants.

Mon grand livre d'animaux nous servit plusieurs fois de déclic : « Je veux faire une maman-lionne. »

Nous en avons fait une ensemble, pour mieux affronter les difficultés. Ensuite ce furent deux lionceaux, un petit et un minuscule. Il me fallut inventer tout un système pour permettre aux bébés lions de retourner dans le ventre de la lionne.

« Le tout petit bébé n'a pas de place dans le ventre. »

Le voici donc jeté à la poubelle, tandis que l'autre se trouve bien installé dans le ventre, fermé par un système de fermeture qui fascinait Jonas. Comme beaucoup d'enfants anxieux, il admirait la technique, rassurante parce que contrôlée par l'humain, contraire au monde de l'imaginaire, contraire à toute vie.

« Je veux faire ce singe. »

Il fait un singe, une maman-singe, qui a un bébé agrippé fermement dans sa fourrure.

« Je veux faire un pélican. »

Ce fut une grande œuvre, car Jonas fit d'abord une magnifique « pélicane » et ensuite un bébé pélican, qu'il installa sur le dos de la « pélicane », où il y avait un bout de fourrure douce. Il nous fallut un mois pour construire ce petit oiseau. Nous avons ramassé de minuscules plumes toutes douces au jardin ; nous lui chantions des histoires, l'aimions, et souvent Jonas disait : « N'oublie pas, c'est moi le petit pélican, et toi t'es la « pélicane » et m'aimes beaucoup. »

Il fallait chaque fois que je le prenne dans mes bras pour lui répondre : « Oui, je t'aime beaucoup ».

La « pélicane » et son bébé furent installés sur une île construite avec énormément de soins ; la thérapie est un long travail de patience, où chaque détail a son importance. Sur l'île, entourée de coquillages dorés, il y avait un lac d'eau argentée et « rien de méchant », comme disait Jonas.

Entre-temps, il avait perdu son obsession de rendement et disait souvent : « On ne ferait rien, d'accord, on serait juste heureux. »

Nous avons joué des heures entières avec la « pélicane », son bébé et leur île de bonheur, tout en travaillant la relation mère-enfant. Pour finir, le bébé s'aventura tout seul loin de sa mère, affronta des dangers, devint très indépendant.

Ensuite, Jonas a cherché une grande plaque de styropor pour peindre tout un paysage. Il y avait des zones pour les gentils, d'autres, noires et séparées par des eaux, pour les méchants. Une cabane en noix de coco abritait des petits êtres touffus. Par ces jeux, Jonas cherchait à définir le bien et le mal, aussi reparla-t-il de son grand diable : « Lui, il est méchant ; moi, je suis gentil ».

Et ce fut à nouveau une mère avec enfant que Jonas créa, cette fois-ci en forme d'antilope. Il commença avec la petite antilope, qui n'était plus du tout dans le ventre de sa mère ou agrippée ou attachée par un petit nid. Cet enfant là était bien indépendant et jouait souvent loin de sa mère.

Un enfant peut être séparé de sa mère s'il a assez confiance en elle et sait qu'il peut la retrouver dès qu'il veut.

Comme Jonas avait des problèmes d'agressivité à l'école, nous décidâmes de le mettre dans un groupe d'enfants, tout en continuant les leçons individuelles. Ce groupe avait comme centre d'intérêt les indiens Peaux-Rouges, et je proposai de faire un animal protecteur. Jonas fit un ours blanc.

« C'est une ourse », dit-il, « je suis son petit ».

Le traumatisme de Jonas date de sa toute première enfance, la thérapie est par conséquent longue. Il reste des problèmes, par exemple la jalousie envers son frère. Aussi peut-on dire que sa confiance en sa mère est encore fragile.

Parallèlement à l'amélioration de la relation mère-enfant se produira un allègement du transfert thérapeute-enfant, qui a dû être dans ce cas-là passagèrement très intense, pour permettre à l'enfant de devenir moins agressif et à la mère de reprendre confiance en elle-même.

Conclusion.

La marionnette et le conte sont deux « outils » très valables, qui se complètent de façon heureuse pour une thérapie d'enfants.

Ils permettent à l'enfant de fortifier sa personnalité et d'exprimer ses problèmes sur le plan du symbole, dont l'impact est puissant, car il touche les profondeurs de l'âme humaine.

Ursula Tappolet

Atelier de Corsier-Port - 1246 Corsier-Genève

* * * * *